

Les enfants d'Atlas

Livre II
Testament



Luc Bertocci

Les enfants d'Atlas

Livre II
Testament

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 9-782-8121-4779-1

Dépôt légal : Juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

PROLOGUE

Ils attendaient.

Une attente si longue, que se rappeler quand elle avait débuté revenait à évoquer des souvenirs d'enfance, mais en beaucoup moins agréable.

Mais, sans faillir, ils attendaient.

Une attente qui avait été mise à profit pour ourdir des plans à l'intérieur d'autres plans, ceux-ci faisant partie de plans encore plus vastes.

Des complots, impliquant des civilisations entières, se tramaient dans l'ombre de l'Histoire, la faisant cheminer selon leurs propres allures, vers un but encore inavouable.

Et pendant ce temps, ils attendaient.

Une attente pendant laquelle le souvenir du foyer s'estompait, se diluait dans les bourbiers de l'isolement et de la monotonie. Le monde duquel ils venaient continuait de vivre sans eux, pendant qu'eux-mêmes, plongés dans un coma conscient, une demi-mort volontaire, ne changeaient pas, ne bougeaient pas.

Eux qui n'en avaient jamais eu à part eux-mêmes, s'étaient découverts ici un ennemi, un adversaire inattendu.

Inattendu à plus d'un titre.

Tout d'abord, parce qu'au cours de leur histoire, presque aussi longue que la vie de cet univers, ils s'étaient pensés seuls, avec une infinité de galaxie pour terrains de jeux. Jusqu'à ce qu'ils découvrent cette planète singulière, où une conscience autre que la leur avait élu domicile.

Et inattendu, enfin, parce qu'ils n'étaient pas arrivés à le comprendre. Ils ne comprenaient ni la manière de penser de cet adversaire, ni sa technologie. Pourtant, même s'ils étaient arrivés à manipuler indirectement certains de ces ennemis par un heureux hasard, cette incompréhension paranoïaque les avaient conduits ici et maintenant, au cœur d'une attente qui semblait éternelle.

Mais les choses étaient en train de changer.

Ils arrivaient à un carrefour, ils le sentaient comme un parfum apporté par un vent de changement. Certains de leurs plans allaient bientôt trouver un terme et d'autres allaient être mis en œuvre.

Malheureusement, ils n'arrivaient pas à savoir si le résultat obtenu était celui escompté ou quelque chose qu'ils n'avaient absolument pas prévu. L'incompréhension initiale de cet ennemi les laissait dans un état de doute et d'appréhensions auquel ils n'étaient pas accoutumés. L'expectative, quand il s'agissait d'appliquer le protocole d'élevage, n'était pas de mise. Et pourtant...

Mais, bon ou mauvais, un événement auquel ils étaient loin d'être étrangers allait se produire. De cela, ils étaient sûrs.

Du résultat, beaucoup moins.

CHAPITRE I

*Quand on se dit que ça y est tout va bien
on peut être sûr d'une chose : tout ne va
pas tarder à aller de travers.*

**Adama, dernier suzerain
de la nation dragon,**
*le jour où l'on appris qu'un astéroïde
allait croiser l'orbite de la Terre.*

La bannière bleue de la tour du palais flottait au vent. Le symbole blanc qui y figurait, un homme se reposant dans le giron d'un dragon, était presque universellement connu et respecté – parfois même craint – par tous les peuples à des milliers de kilomètres à la ronde.

Cette image, véhiculée par les récits de ceux qui avaient pu un jour la contempler, avait franchi les mers et les montagnes, les vallées et les fleuves comme un murmure est porté par le vent, et bien des gens, pour lesquels la Méditerranée n'était que le simple nom d'une mer qu'ils ne verraient jamais, savaient ce qu'il évoquait. Une cité à nulle autre pareille, bâtie sur une

île accueillante, dont l'évocation de son seul nom pouvait animer une discussion des soirées entières.

Atlantis.

Des histoires, bien plus proches des légendes que des faits, s'étaient construites à partir de son seul nom. Et nul béotien n'aurait pu démêler le mythe, où la magie se disputait la place à un bestiaire des plus fournis, de la réalité. Telle était une partie de la fascination que cette civilisation exerçait sur le commun des mortels.

L'autre partie, éminemment plus terre à terre, voulait que les murs de la cité insulaire regorgeât d'or et d'argent, de bijoux et de bijoux. Ce qui, bien entendu, attirait la convoitise du premier aventurier en herbe venu. L'on n'y pouvait rien, ce genre d'histoire naissait dès qu'un secret était connu comme étant un secret sans que l'on en connaisse la nature.

En dépit de tout cela, tous s'accordaient à dire que la cité d'Atlantis était unique.

Malgré de nombreuses tentatives par le passé, aucune armée, aussi puissante fût-elle, n'avait jamais pu rivaliser avec les soldats qui la protégeaient, et qui veillaient sur l'intégrité de ses frontières liquides, non pas du fait de leur nombre, mais particulièrement à cause de leurs « talents ».

Certains allaient même jusqu'à prétendre que les esprits élémentaires s'étaient faits les alliés des atlantes, et que la magie était enseignée dans des écoles pour les mages, ou sorciers, c'était selon.

Plus encore, on disait que la cité abritait quelque créature étrange et terrifiante, gardienne féroce et farouche de l'île. Quelques pêcheurs, s'étant aventurés trop près, racontaient qu'ils avaient pu la

voir survoler les tours brillantes de la ville, surplombant même les plus hautes, menaçant leurs frêles embarcations de son ombre immense et terrible.

Les crédules voyaient en ce lieu une terre où des dieux avaient élu leur domicile terrestre, délaissant pour quelques temps les cieux, et d'où ils se régalaient et s'amusaient à regarder les humains se débattre dans leurs conflits et leurs soucis, comme un enfant observe une fourmilière après l'avoir arrosée. Impression accentuée par la géographie même de l'île, marquée par une haute montagne, endroit idéal pour siéger, en tout cas si l'on était un dieu. Les divinités grecques n'avaient-elles pas leur Mont Olympe ?

D'autres n'y voyaient qu'une bande d'affreux malfaisants qui n'attendaient qu'une occasion pour mettre la main sur les riches côtes de la Méditerranée orientale, tels des rapaces attendant que les fauves se soient dévorés entre eux pour récupérer les restes du festin.

Et enfin, comme en tout temps et en tout lieu, il y avait ceux qui ne s'étaient pas encore décidés, tout simplement parce qu'ils s'en moquaient, et qu'ils estimaient qu'il y avait bien d'autres choses plus importantes à s'occuper.

Bien entendu, tous détenaient une partie de la vérité. Une vérité qui avait soigneusement été découpée, retravaillée, et délivrée, afin que l'image de départ ne puisse être jamais découverte, ni même jamais soupçonnée.

Une partie de cette vérité était que les sages vivant en ces lieux avaient percé certains mystères de la nature. La chimie des métaux, les mouvements des

astres, les migrations des oiseaux, tout cela, et bien plus encore, faisait partie des sujets d'études des atlantes.

Un de ces mystères dévoilés sur cette île étaient de ceux qui entretenaient la légende, et qui assuraient à ses habitants leur supériorité militaire. En effet, il y existait un alliage, que leurs contemporains auraient qualifié de magique, appelé acier, à la fois beaucoup plus léger et plus résistant que tous les autres métaux, qui était là-bas connu et utilisé depuis longtemps, alors que sur le continent, on devait encore se débrouiller avec le bronze et ce nouveau métal qu'on appelait le fer, et qu'on n'arrivait à forger encore qu'avec grand peine.

L'art et la culture étaient omniprésents dans cette cité, jusque dans les habitudes vestimentaires des insulaires. Il faut dire que ces derniers avaient la chance d'avoir les meilleurs ouvriers que l'on put trouver dans le monde connu. Les potiers, les artisans et les forgerons étaient chacun des maîtres dans leur discipline respective, tant l'apprentissage des outils et des connaissances de leur art était poussé.

En fait, à part les atlantes eux-mêmes, personne ne pouvait réellement savoir si tous les bruits qui courraient sur Atlantis étaient vrais, car aucun étranger n'avait jamais été admis dans les murs intérieurs de la ville, quels que fussent son rang et ses prétentions. Cet interdit était une règle absolument inviolable, et les atlantes avaient fait en sorte qu'elle le demeure aussi longtemps qu'ils l'estimeraient nécessaire, même si cette dernière était le moyen le plus sûr de faire courir des ragots sur ce que les non insulaires considéraient comme étant un parfait mystère.

Le seul moyen de fouler le sol de l'île était de se rendre sur sa côte occidentale, car il y avait été aménagé un camp permanent, qui commençait maintenant à mériter le nom de ville foraine, dont le négoce était la raison d'être.

Cette enclave, qui était la dérogation confirmant l'autarcie d'Atlantis, à l'accès fortement réglementé, était la seule possibilité de voir des atlantes autres que les ambassadeurs officiels détachés auprès de certains royaumes voisins. Nombre de marchands venus du continent qui y avaient une échoppe à longueur d'année, faisaient pas mal de profits en revendant ailleurs les biens acquis sur l'île.

C'était également un moyen subsidiaire pour les atlantes de glaner quelques renseignements, et de faire transiter des agents plus ou moins secrets en toute discrétion. En effet, certains bâtiments, bien que battant pavillon étranger, étaient en réalité composés d'équipage à cent pour cent atlante. Ils se mêlaient ainsi aux autres bateaux qui faisaient la traversée, et pouvaient alerter en cas de danger potentiel, tout en ayant à leur bord des passagers aux missions secrètes.

La politique interne de l'île, fondée sur un concept antédiluvien, nécessitait ces échanges discrets, et tout un réseau d'hommes et de femmes était constamment à l'œuvre sur le continent.

Bien sûr, il y avait régulièrement quelques tentatives de débarquements sauvages sur l'île, mais il était quasiment impossible d'échapper à la surveillance des bâtiments de guerre qui patrouillaient inlassablement le long des côtes, assistés par des tours de guet constamment armées d'un factionnaire, disséminées tout au long du rivage. Ceux qui arrivaient malgré tout à poser le pied sur l'île interdite

n'avaient guère le temps de savourer leur succès, car ils se voyaient illico remis à l'élément liquide manu militari, sans autre forme de procès, et surtout sans l'embarcation avec laquelle ils étaient venus. Ils étaient alors contraints à une nage forcée de sept ou huit kilomètres pour rejoindre le continent, ce qui douchait – littéralement – souvent l'enthousiasme des plus déterminés.

Les secrets d'Atlantis étaient farouchement gardés, et le silence le plus absolu était maintenu sur son secret le plus grand : les savoirs qu'elle dispensait avec parcimonie et, espérait-on en son sein, avec sagesse. Ainsi en avait-il été pour l'invention du fer sur le continent ; sa découverte, ainsi que la façon de le travailler n'étaient, ni plus ni moins, qu'un don des atlantes, habilement maquillé, pour que personne ne vienne à croire qu'ils eussent quelque chose à voir là-dedans. Et cela n'était qu'un exemple parmi d'autres.

Malheureusement, tout ne marchait pas toujours comme il le fallait. Toutes les histoires que Volgur racontait autrefois sur son peuple et son histoire avaient été utilisées par les atlantes. Elles étaient devenues la base d'une croyance polythéiste, qui, sur une vaste partie nord-est de la côte méditerranéenne, s'était répandue comme une étincelle dans une botte de paille.

Mais, cette néo-religion s'était fourvoyée, au cours du temps, dans une direction qui n'était pas celle pour laquelle elle avait été créée. Dans la cosmogonie de cette religion, les dieux étaient devenus vicieux, jaloux, envieux les uns des autres, et pour certains, légèrement obsédés pas le sexe.

Les hommes y occupaient la place la plus basse, et n'existaient que pour servir et amuser les Dieux. Tout

cela n'était certes pas dans la philosophie que voulait imposer le dragon. Mais les choses lui avaient mystérieusement échappé, comme si quelqu'un, dissimulé dans l'ombre, contraignait chacun de ses efforts pour la remettre dans le droit chemin.

Atlantis continuait sans relâche de faire travailler ses agents pour rétablir la situation, et certains d'entre eux avaient acquis dans l'accomplissement de leur mission un statut de légende parmi les peuples continentaux, tel Hercule ou Jason. Mais, là encore, ces prouesses étaient systématiquement contrées, ces agents ne devenant des « héros » que pour mieux prouver leur caractère exceptionnel, et démontrer la bassesse du restant de l'humanité.

Cela devenait un réel problème, car fausser ainsi la vision de l'humanité sur elle-même, et nier son importance dans la réalité des choses pourraient, à terme, nuire grandement aux projets de Volgur, et aux hommes en général.

En conséquence, une des missions prioritaires des atlantes en poste sur le continent était de chercher la cause de ces troubles, et de déterminer s'il fallait continuer dans cette voie, ou au contraire, chercher à trouver un autre moyen de véhiculer la pensée atlante.

Mais, dès que l'on touchait à la religion, les choses devenaient extrêmement sensibles et très dangereuses, c'était comme jouer avec le feu. Aussi, les gens de l'île qui étaient au courant de ces manipulations se comptaient sur les doigts d'une main.

Pourtant, tous ces secrets, toutes ces précautions avaient une raison, un but ancestral poursuivi par chaque génération d'atlantes, tel un fardeau transmis de père en fils, car les habitants de la cité aux mille

mystères s'étaient instaurés comme tâche de guider l'humanité vers les sommets qu'ils avaient eux-mêmes atteints pour mieux les dépasser, grâce à leur bienfaiteur.

Ils savaient toutefois que cela devrait se faire en douceur, sans précipitation, en veillant à ne pas brûler les étapes. En effet, certains secteurs du continent étaient de véritables poudrières, n'attendant qu'une étincelle pour exploser. Une des tâches que s'était dévolue Atlantis était d'éviter à ces étincelles de se produire. Ainsi, même si la tension demeurait élevée, les guerres étaient, le plus souvent, évitées. Concrètement, ils n'agissaient donc que rarement, toujours dans l'ombre et de manière mûrement réfléchie.

Pour cela, Atlantis disposait d'un réseau d'agents infiltrés dans la plupart des hautes sphères des principaux royaumes de la Méditerranée. La différence majeure entre ces agents atlantes et de vulgaires espions venait du fait que leur tâche ne consistait pas seulement à recueillir des renseignements, mais aussi à en prodiguer, et ce de manière toute aussi secrète.

Ces agents dépendaient d'un système entièrement cloisonné, qui garantissait l'impossibilité de remonter jusqu'à Atlantis si jamais l'un d'eux se faisait prendre, malgré les talents cachés qu'ils possédaient. Cependant, cela ne s'était encore jamais produit.

Lorsqu'on approchait de l'île, et quand le ciel était suffisamment dégagé, on apercevait les hautes tours d'Atlantis à plusieurs milles de distance, flèches montant à l'assaut des nuages, rivalisant d'éclat et de beauté. Elles ne semblaient tenir debout que par une

volonté propre, tant leur taille était impressionnante. Quant on arrivait plus près, on pouvait distinguer les détails architecturaux, ce qui rendait les ouvrages encore plus impressionnants tant ceux-ci étaient soignés. Le centre de la cité était le siège du palais et des écoles des mages, tandis que les bordures, séparées par les zones de marchés, étaient les quartiers résidentiels. Il n'y avait aucun quartier pauvre, contrairement aux autres capitales, leur existence n'étant justifiée par aucune réalité. La misère et la pauvreté n'existaient tout simplement pas en Atlantis.

Parcs et jardins, parsemés de-ci de-là, formaient des mosaïques, et liaient la ville avec la nature environnante. Le plus grand d'entre eux se trouvait au centre exact de la ville, là où gisait la dépouille d'Atlas dans son mausolée d'acier. La tombe de l'illustre dragon était devenue un jardin luxuriant, protégée par l'omniprésent volcan, dont le cône projetait son ombre, tel un amant enlaçant sa maîtresse.

Volgur, planant haut dans le ciel comme un ange gardien surveille les âmes dont il a la charge, contemplait encore une fois la splendeur de la cité qu'il avait contribué à bâtir. Son regard se porta sur l'Allée des Rois, le lieu de repos éternel de tous les souverains d'Atlantis jusqu'à aujourd'hui.

Il n'y avait qu'une seule exception à cette règle : Erori, et ceux qui étaient tombés avec lui lors d'un raid sauvage, quelques heures à peine avant que ne se fût posé le premier pied sur cette île, il y avait des milliers d'années de cela. Ces hommes avaient donné leur vie pour que cette cité puisse un jour exister, et ils méritaient bien de reposer parmi les grands.